

Epreuve - Matière : Lo2 0775 Session : 2016

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

A la Table Ronde du 8 décembre 2007, Jacques Roubaud indique que le titre Quelque chose noir est "une expression agrammaticale" et que noir pourrait être entendu comme un verbe = avec la mort de sa compagne Alix Cles, quelque chose a noirci, a perdu de sa lumière (appelons qu'Alix Cles Roubaud était photographe). Ainsi, ce titre programmatique annonce la destruction de la langue, de la grammaire, de la syntaxe même et l'œuvre dans ce recueil de poèmes mais aussi la destruction mentale, le chaos intérieur de celui qui doit alors faire son deuil. Le poète doit alors faire son "chant des deuils" (élegie) dans la douleur et la destruction. C'est aussi ce que suggère Michèle Monte dans "Quelque chose noir : de la critique de l'élegie à la réinvention du rythme" en 2008 lorsqu'elle écrit : "L'élegie selon Jacques Roubaud apparaît alors comme un parcours où fragmentation et répétition s'allient pour traduire la destruction apportée par la mort, l'arrêt du temps, le ressassement infini de la douleur, le chaos des souvenirs éparpillés et vains, mais où s'opère aussi la lente reconquête d'un ordre poétique qui redevenant acceptable lorsqu'il s'est incorporé la douleur et la faille, lorsqu'il n'empêche pas la conscience de la ruine." En reprenant le terme d'élegie, Michèle Monte associe la poésie de Roubaud dans Quelque chose noir à

la tradition antique, comme les élégies d'Ovide ; de ces chants qui déplorent la perte de l'être aimé et où la figure d'Orphée pleurant son Eurydice n'est pas loin. Cependant Michèle Chante indique que l'originalité de ce chant élégiaque roubaudien serait la constitution tout au long du recueil d'un "parcours", c'est-à-dire d'un mouvement vers l'avant dont la particularité serait d'être composé de fragments éparpillés, détruits, constitutifs de la ruine provoquée par la mort de l'être aimé. Ruine du langage, ruine de l'harmonie intérieure, ruine du bonheur, ruine d'un ordre poétique dont le parcours, justement, serait de le reconstituer prouvant ainsi à la fin du recueil que le deuil serait fait. Ces fragments, ces répétitions, cette destruction du langage seraient une manière de constituer poétiquement le "ressassement infini de la douleur" par le ressassement répété des souvenirs, qui seraient sans pouvoirs sur la capacité à faire resurgir les morts. Face à cette incapacité du langage, à la fin de ce parcours, il y aurait le retour difficile de la poésie, significatif d'une "conscience de la ruine", la compréhension et peut-être aussi l'acceptation de la destruction provoquée par la mort. Ainsi, on pourrait se demander dans quelle mesure Jacques Roubaud parvient, à partir de l'épreuve douloureuse de la mort de sa compagne Alix Leo Roubaud, à bâtir un art poétique de la contrainte et de la ruine. Pour le dire autrement = comment Roubaud réussit-il à partir du chaos et de la destruction survenus face à la mort de l'être aimé à construire un art poétique du deuil ? Dans une première partie, nous verrons comment cette poésie de la fragmentation, de la répétition, du ressassement retrouve petit à petit un "ordre poétique". Ensuite, nous nous demanderons dans quelle mesure cette douleur de l'endeuillé est déjà structurée et comment elle permet moins le deuil que le scénario d'un deuil. Enfin nous essaierons d'examiner Quelque chose noir comme

un recueil poétique cherchant à développer un art poétique de la contrainte et de la ruine dans la continuité du travail poétique de Roubaud.

Dans Quelque chose noir, les nombreux fragments et répétitions traduisent la destruction du langage que la mort a entraîné. Ils sont significatifs d'une reprise difficile à la parole et à la poésie comme l'atteste l'aphasie poétique de Roubaud pendant trois ans. Quelque chose noir constitue une reprise de l'écriture alors marquée par des répétitions comme un bégaiement ou un ressassement de la parole, une obnubilation provoquée par le traumatisme de la mort. Ces répétitions se remarquent tout d'abord par la constitution du recueil = cette structure en neuf qui compose chacune des neuf parties, mais aussi par le retour systématique à certains motifs comme l'église, le soleil, les nuages ou encore le "goffe de tout". De même, on retrouve des répétitions au sein même des titres = le recueil accumule en effet les méditations, les romans ou encore les "monie" comme un retour significatif d'un deuil qui ne passe pas, qui nécessite sans cesse la réflexion comme moyen de comprendre (méditation), qui se laisse parfois tenter à l'illusion de l'imagination pour retrouver Alix (roman) ou encore en bâtissant une réflexion sur ce qu'est l'être quand il est mort (choric). Au delà des motifs, certains vers se répètent même au sein d'un même poème ou se répètent à travers différentes sections mais opérant une logique de détournement ou reprise spiralee comme le théorise Jacques Roubaud en 1993 dans Le fils de Léopold. Ainsi, les morceaux de vers sont repris, transformés, bouleversés, constitutifs d'une parole qui se répète mais mal comme les ruines même de la répétition et de sa parole. Ainsi, reprenant le journal d'Alix, le poème "Point vacillant" (expression utilisée dans le journal) transforme la parole d'Alix et devient au sein du poème le "point familier du doute de tout", s'annalçant à la "masse familière" (expression utilisée aussi dans le journal d'Alix), ainsi le doute, le vacillement de la parole vient vaciller les termes qui se répètent comme une

difficulté à dire la mort ou à évoquer Alix Roubaud. Ces répétitions se retrouvent aussi au cœur même des préoccupations de la poétique de J. Roubaud, évoquant sans cesse ces images qui lui reviennent, notamment dans "Méditation du 12/5/85": "Cette image se présente pour la millième fois / à neuf" (cette barre oblique symbolise un espace blanc ou un retour à la ligne dans la suite de cette composition). Jouant de la syllepse sur le terme neuf (le chiffre ou la nouveauté, c'est-à-dire sans altération), J. Roubaud nous fait part des images qui l'obsèdent et qui reviennent sans cesse, notamment celle du cadavre, et de la main en sang, qui revient dans la première et les dernières parties. Ces répétitions sont liées à des fragments, tout aussi représentatifs des ruines du langage et de la poésie provoquées par la mort d'Alix = les blancs typographiques détruisant le vers, la syntaxe et isolent des mots noirs cherchant à dire ce "quelque chose noir" et à faire entrer le silence qui a envahi à présent l'appartement du poète qui balbutie au sortir d'une aphonie douloureuse. On peut le voir notamment dans "Portrait en méditation IV": "mémoire infiniment tortu/r/ueuse". L'explosion du dernier terme marque bien la destruction même des mots et permet ainsi les effets de sens sur une mémoire tortueuse (labyrinthique, difficile dans ses images qui reviennent et ses réflexions qui ne s'échappent pas) mais aussi tortueuse dans la torture que représente la perte de l'être aimé. Les blancs typographiques essent le fragment or, comme le raillement ou la rayure désagréable d'un son qui associe deux notions douloureuses pour le poète en deuil. Fragments, explosion des mots, répétition forcée d'un mot qui n'est plus reçu sont autant de stratégies poétiques pour faire entendre la douleur et le désarroi. Enfin, la destruction va jusqu'à l'agrammaticalité de certains titres = Quelque chose noir nous l'avons vu ou encore "L'Inespondance" ou "Kavac". Le poète cherche ainsi à créer un langage qui saurait dire l'indicible, dans une restructuration de mots compréhensibles mais fautifs pour mieux dire l'état de celle qui est morte et qui envahit toutes ses pensées.

De ce fait, ces fragments répétés s'allient pour ressasser la douleur provoquée par la mort dans un jeu à la fois d'éparpillement mais aussi de ressassement paradoxal où les souvenirs convoqués permettent aussi un arrêt du temps et ce, cependant, sans jamais tomber dans

Epreuve - Matière : 102 0775 Session : 2016

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

l'illusion d'un quelconque retour, ce que Michèle Monte appelle des "souvenirs [...] vains". En effet, Jacques Roubaud par l'éparpillement, la répétition et la fragmentation nous donne peut-être la véritable définition de ce qu'est le deuil, à savoir un passé comé dans le présent. De ce fait il multiplie les reconvocations aux souvenirs et réfléchit, dialectique sur ce sentiment d'arrêt du temps, que reproduit d'ailleurs aussi la photographie (art que pratiquait la défunte Alix Cléo). Dans "Au matin" il écrit : "je suis habitant de la mort idiote". Le verbe être devrait donc bien un état directement relié à la mort, l'état d'un état = celui d'habiter dans cette mort douloureuse qui ne passe pas et dont le présent simple, figé par l'écriture, peut être lu avec une valeur d'habitude - un état donc qui dure, prisonnier d'un passé (la mort) qui le constitue sans cesse au présent. Cette idée est assénée dès le premier poème de la première section. En effet dans "Méditation du 12/5/85", il écrit : "je suis / de temps / myope". On remarque ici que les blancs typographiques éparpillent en effet la syntaxe ; effet d'éclatement semblable à la destruction du monde du poète mais aussi capable de donner un sens plein au verbe "être". En effet, son état (je suis) est séparé du "temps", c'est-à-dire ici celui qui passe, et dont il est de toute façon "myope" - ceinté qui reprend ici le motif du noir de Quelque

chose noir mais aussi du deuil : être myope du temps, c'est refuser de voir qu'il passe, ou plutôt d'être dans l'incapacité de le voir passer et de se retrouver ainsi seul dans le noir de la cécité. Ce deuil comme temps qui ne passe pas, comme arrêt du temps, se retrouve aussi dans la reconvocation des souvenirs et la tentation de la fiction (mêlée à la photographie), c'est ce que laisse présager "Roman-photo" dans lequel J. Roubaud écrit : "Car le présent y parle présent et n'est aucunement révolu [...] Dans certains cas, la jeune femme n'est pas morte." On remarque ici le besoin de maintenir un espace-temps qui ne passe pas (car alors cela voudrait dire que la vie continue sans Alix), ce que ne peut encore admettre Roubaud : la tentation du roman constitue ici la possibilité vaine de maintenir Alix non pas vivante mais présente par le ressassement, la réécriture, l'imaginaire - possibilité désespérée d'un homme qui n'accepte pas encore de laisser partir celle qu'il aime. Cependant Roubaud ne se fait aucune illusion et rappelle aussi sans cesse que la morte est bien morte ; conclusion répétée qui entraîne aussi l'arrêt du temps comme un arrêt de la réflexion, qui domine le poète avant l'acceptation finale. Dans "Dialogue", le poète fait le constat amer : "Le poème t'est adressé et ne rencontrera rien"; de même la reconvocation des souvenirs notamment via les photographies d'Alix ne laisse place à aucune illusion : "tu n'étais pas blanche et noire [...] Tu n'étais pas découpée en rectangle." Ainsi, la photographie comme l'écriture, bien que moyens possibles de garder au présent Alix, laissent place à une réflexion douloureuse sur le signifiant et le signifié : en effet, si ces deux arts qui se partageaient permettent de continuer le dialogue avec l'idée de ce que sont les choses (= signifié), elles ne sont jamais la chose (= mais signifiants). Ainsi, fort de multiples réflexions et répétitions, le recueil permet malgré tout d'avancer dans ce deuil et dans cette conquête d'un ordre

poétique.

Ainsi, la fragmentation, la destruction sont significatives du poète éploré dont la mort de l'être aimé lui fait ressasser des souvenirs et des motifs à travers une syntaxe éclatée, des vers explosés mais aussi toute une réflexion sur le deuil comme anéantissement du temps. Néanmoins, cette destruction de la parole poétique voit renaître de ci de là un difficile retour à un ordre poétique à travers des éléments plus traditionnels de la poésie. Ainsi, alors que les premières parties avaient vu une utilisation plus éclatée là encore, plus chaotique pourrait-on dire de l'utilisation de la majuscule en début de vers, son retour se fait progressif et définitif dès la partie VII. De même, on retrouve une sorte de sonnet masqué dans la reprise du poème de de Vermeil, avec un retour à l'alexandrin (cas unique cependant dans le recueil) et non pas à des rimes mais à des jeux de sonorités, assonances et allitérations permettant le jeu et le retour des rimes par des sonorités encore diffractées par la douleur. Ce retour au jeu de rythme est d'autant plus visible (et sonore) dans le poème "Battement" dont la disposition des blancs typographiques permettent le rythme cadencé d'un battement de cœur ou d'un souffle prononcé, comme celui d'Alix qui était gravement asthmatique. Ainsi le poème recrée le souffle recailleux par l'allitération en [R] qui vient à nouveau érafler le poème, produisant un retour désagréable, une difficulté à respirer, entrecoupée de silences/blancs typographiques, redonnant souffle à cette respiration difficile et, à travers elle, Alix et son travail photographique, notamment "Quinze minutes au rythme de la respiration". Cependant cette "reconquête" de l'ordre poétique est vouée à l'échec - symbole s'il en est que Quelque chose noir est définitivement le recueil de la ruine. En effet, les vers éclatés et la destruction de la syntaxe et même l'agrammaticalité de certains titres et vers s'étendent jusqu'au dernier poème - le plus destructuré peut-être: le poème est constitué de deux ou trois mots par vers, alignés sur le côté droit, laissant ainsi place à une page presque blanche, signe qu'il n'y a peut-être plus rien à dire ou plus rien à en dire et dont le titre fait ressortir l'absence d'un poète qui a "vu" la mort: rien. Car il n'y

a rien à sauver: Alix Cleo est définitivement perdue.

En rattachant le terme d'élegie à Quelque chose noir, Michèle Monte questionne la dimension élegiaque du recueil, à savoir le fait d'entendre la voix plaintive du poète adoptant ainsi une posture lyrique et musicale. Or on pourrait se demander si Quelque chose noir ne serait pas plutôt une contre-élegie tant J. Roubaud refuse cette posture lyrique dans le chant d'une plainte pleurant la mort de l'être aimé. On le voit notamment par l'expression de la douleur qui n'est jamais frontale: le lecteur comprend le ressenti du poète par les ressentiments ou les réflexions qu'il expose sur la perte d'un être cher mais J. Roubaud lui-même ne s'aventure guère à exposer ses sentiments. Il adopte davantage une attitude réfractaire au lyrisme par exemple. Cela peut se voir dans le poème "Dès que je me lève" dans lequel Roubaud décrit de manière précise et anecdotique un petit-déjeuner morose, où la poudre du café et l'évocation du FRANCHISE ont plus de place que les sentiments du poète. C'est cependant cette lenteur et cette description du dépôt noirâtre qui fait comprendre au lecteur le mal être qui envahit le poète après la mort d'Alix Cleo. Il écrit d'ailleurs: "La "poésie" du coucher de soleil: à vomir". L'utilisation des guillemets est ici sans appel: Roubaud refuse cette poésie qui cherche à embellir par l'image ou par la sonorité un événement qu'il ne peut tolérer, ce "quelque chose noir" qu'il tente tout du long de ce recueil à définir. Au contraire, Roubaud plonge parfois dans un érotisme de la redite, bien loin du chant élegiaque et plaintif. En réinvokant les photographies ou le journal d'Alix, Roubaud se laisse davantage au fantôme du souffle, du corps et de la présence d'Alix. Ainsi, la répétition et la reconvoction joueraient davantage d'un érotisme de la répétition, bien loin des codes de l'élegie. En effet, en reprenant plusieurs fois le journal d'Alix, J. Roubaud épouse ainsi la syntaxe, le souffle d'Alix comme un corps à corps qui ne ferait plus qu'un. Il joue littéralement avec sa langue, l'anglais, et sa langue (la poésie) pour s'unir à nouveau avec sa compagne.

Epreuve - Matière : 62 0775 Session : 2026

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

Dans "Roman III", il écrit: "Christmas shopping in Manchester". Quant à l'érotisme, il évoque dans "Pexa et hirsuta". "Pas ta nudité mais ton nom. Au milieu de jouir de toi = le dire". Le nom d'Alix Cleo Roubaud revêt donc un caractère orgasmique = seule possibilité d'attendre un référent qui demeure inchangé: seul le nom à présent désigne encore celle qu'elle fut. De même, le terme noir du recueil renvoie à la fois au deuil mais aussi à la pilosité d'Alix qu'il reconvoque dans certains poèmes "érotiques", loin du caractère élégiaque attendu. Aussi, de la même façon que J. Roubaud se défie des topoi attendus, il organise le chaos et la destruction amenés par la mort dans un recueil à la structure particulièrement réfléchie et ordonnée.

Dans la Table ronde du 8 décembre 2007, J. Roubaud indique que la seule manière de sortir de l'aphasie, la seule manière de pouvoir dire la mort et le deuil, a été de s'atteler à des contraintes, notamment mathématiques (Roubaud est aussi mathématicien et les chiffres revêtent pour lui un caractère affectif et sentimental). Ainsi, l'agencement et la contrainte mathématique (notamment celle du chiffre 9) organisent et structurent de manière plutôt efficace le recueil, malgré l'apparente destruction des poèmes. Cependant cette organisation construite est elle aussi en lien avec la douleur causée par la mort d'Alix Cleo et l'aphasie qui en a résulté.

J. Proubaud reprend le chiffre 9 car ce dernier occupait une grande importance pour Alix qui croyait notamment aux anges et en leur hiérarchie en 9 comme développée par le pseudo-Denis qu'Alix cite dans son journal. Le recueil se compose en effet de neuf sections de neuf poèmes composés de neuf structures (que l'on pourrait appeler strophe). Le neuf fait aussi référence à Dante et les neuf stations qui descendent aux enfers - ce que rejoint ici d'une certaine façon Proubaud comme il le laisse penser dans "Portrait en méditation" : "Toutes ces stations que maintenant je descends, par le souvenir ? En effet, le ressassement de ces souvenirs indique à la fois la douleur de l'être endeuillé mais aussi la douleur de l'absence que souligne justement ce qui n'est plus que souvenir. La structure en neuf est inspirée du Tambeau de Ferrarque mais aussi de la sextine du troubadour Arnaut Daniel qui consiste en six strophes de six vers reprenant dans un ordre précis les mots à la rime, et de la guenine de Raymond Queneau (qui change le nombre de strophe à la sextine de A. Daniel).^{①*} Ainsi cette structure de Quelque chose noir est particulièrement bien réfléchie et ordonnée suivant les travaux et les inspirations de Proubaud. Se pose alors la question de ce "rien", cette dixième partie. Elle pourrait représenter le dixième ciel, dans laquelle se trouve Béatrice si l'on reprend la piste de Dante, ou d'une tornade, à la manière des troubadours, c'est-à-dire d'un envoi final dans lequel ici Proubaud développerait son amertume de veuf agnostique pour qui il n'y a plus "rien".

Pour Michèle Monte, la "lente reconquête de l'ordre poétique" ne peut se faire qu'à l'issue d'une "conscience de la ruine" comme s'il s'agissait là d'un point final de la poétique de J. Proubaud or il semblerait que le poète a conscience de la ruine dès le début du recueil. Ce n'est pas une conscience de la ruine provoquée par le traumatisme de la mort

d'Alix Cleo qui se joue ici mais une conscience même de la mort, c'est-à-dire le processus même du deuil. En effet, nous avons pu le constater, J. Barbaud joue de la répétition, de la fragmentation et de la reconvocation pour questionner ce qu'est l'être mort, or ce n'est qu'au terme du recueil que le deuil est acté, à savoir la prise de conscience réelle qu'Alix est morte, qu'il n'y a plus "rien" à faire et donc à en dire. Ce "scénario du deuil", pour reprendre le terme de Benoit Conant, est mis particulièrement en valeur par la reprise du motif orphique qui est le seul à évoluer tout au long du recueil. Dans "Je voulais détourner ton regard", Barbaud écrit "Je voulais détourner son regard". On retrouve ici le jeu de la répétition transformée, lacunaire : le déterminant possessif ayant changé non de référent mais de modalité = le titre, qui apparaît en premier, est encore adressé directement à l'être aimé, or, dans le poème, le déterminant est comme narrativisé = J. Barbaud s'adresse au lecteur ou à lui-même, l'illusion de l'adresse a disparu. Au cœur du recueil, dans "Je vais me détourner", c'est l'auteur qui prend cette fois-ci le rôle d'Orphée prêt à regarder celle que, peut-être, le suit ; c'est-à-dire qui est prêt à accepter la réalité = en se retournant, il constatera la mort et la perte à jamais. A la fin du recueil logiquement ce "détournement", le processus du deuil a en effet eu lieu grâce à l'écriture de Quelque chose moi : dans "Monie IV" : "J'ai reconnu ta mort et je l'ai vue". Cette reconnaissance n'arrive qu'à la fin, suite à un long parcours orphique où le poète prenant finalement les traits d'Orphée saisit la vérité amère qu'il redoutait tout du long lors d'une scène d'anagnorisis tardive (ici, la reconnaissance par la conscience de l'auteur et non par les faits eux-mêmes) : Alix Cleo n'est plus "rien", elle est morte et rien ne la fera revenir. Ce parcours est d'ailleurs peut-être un faux parcours comme le laisse à penser la datation de la section "Rien" : 1983 ; c'est-à-dire date plus ancienne que le premier poème : 1985. Loin d'un parcours, c'est un retour à la réalité, celle qui attendait le poète dès le décès d'Alix Cleo en 1983 = depuis le début il n'y avait plus rien ; le poète-orphique ne s'en rend compte que bien après, signe que le processus du deuil a eu lieu.

*① Roubaud développe en effet une logique qu'il offre, comme c'est souvent le cas pour les membres de l'Oulipo, au lecteur. « Notamment dans "une logique" dans laquelle il écrit : "une logique pour laquelle tu aurais construit un sens / moi, une syntaxe, un modèle, des calculs ?". En effet, Roubaud mène cette idée d'Alix vers ce dixième ciel, ce rien, après avoir été guidée par cette structure de neuf (Cangélique), quant à lui il impose ses calculs à cette structure poétique pour vaincre l'aphasie due à la perte.

On pourrait ainsi dire que J. Roubaud dans Quelque chose noir, dans la continuité de son travail, met en place un art poétique de la contrainte et de la ruine. Ainsi, ses poèmes en apparence éclatés, destructurés et parfois agrammaticaux pour certains vers/titres relèvent d'une poétique réfléchie et construite sur la destruction (voire l'apparente destruction). Loin d'avoir mis en branle le poète, ce dernier a à travers Quelque chose noir continué à travailler et reprendre ses travaux sur la forme et la tradition. En effet, l'alliance du chiffre et de la peine occupe toute son œuvre. On peut le voir avec des recueils comme E ; 31 au cube ou encore Mono Aware. En effet, dans ce dernier J. Roubaud imagine un jeu de go où pions blancs et noirs s'affrontent à travers des poèmes, reprenant ainsi la rhématique du blanc et du noir que l'on retrouve dans Quelque chose noir où blancs typographiques/silences se mêlent au noir des mots, du deuil et de la mort. De même, ayant théorisé sur l'"amour de long" et l'"éros métacolique", J. Roubaud reprend la poétique des troubadours à travers la perte de l'être aimé, cet amour impossible à l'érotisme de l'absence. Dans Les Fleurs inverses, J. Roubaud rappelle écrire pour l'œil et l'oreille, ce qu'il continue ici en jouant à la fois sur l'agrammaticalité comme ruine du langage et blancs typographiques comme porteurs de sens. On peut le constater dans "Méditation du 12/5/85" quand il écrit : "on ne peut pas me dire / parle et attend une seule chose de la parole ?". A l'oreille, ce vers peut être compris comme des paroles rapportées lui donnant ordre

Epreuve - Matière : 102 0775 Session : 2026

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

de cesser cette aphasie et de croire que la parole n'aurait pour autre fonction que de dire le réel ; ou alors que son entourage n'ose pas lui donner d'ordre à reprendre la parole. Mais si l'on s'en réfère à l'œil, le blanc typographique et l'absence de S à attendre ? donne lieu à d'autres interprétations - la première au sens plein : on ne peut le dire, le décrire, exprimer son état, ce qu'il est devenu à partir de la mort d'Alix Cléo ; la deuxième par ellipse = on parle et on attend une seule chose de la parole - constat amer de l'inutilité de la parole autour de lui et de son aphasie. Enfin comme l'explique Roubaud, Quelque chose noir, reprend la poétique des troubadours cherchant à faire en sorte que l'entremescler, la partie destructrice de l'amour qui enchevêtre la parole et les idées, devienne l'entrebescar = l'enlacement rythmique permis par la poésie. C'est ce que fait Roubaud ici en comptant ses fragmentations, répétitions, destructions le permettant à la fin d'avoir pu parler d'Alix et d'avoir fait son deuil (si tant est qu'un deuil se fasse - il se perpétue).

De plus, la fragmentation et la destruction n'empêchant pas toute une réflexion philosophique menée par Roubaud. Ce dialogue philosophique, loin de constituer un chaos, est une manière pour lui de dialectiser ce qu'est l'être mort en reprenant les théories de Ludwig Wittgenstein par exemple, philosophe sur lequel travaillait Alix Cléo - manière détournée 13 / 16.

là encore de parler d'Alix Cleo et de se plonger dans son univers. Ludwig Wittgenstein, par exemple, explique que la tautologie est une manière de ne pas représenter le monde puisque la proposition une annule la deuxième étant donné qu'elle ne dit rien d'elle. Dans "Je voulais détourner ton regard", Barbaud écrit cette tautologie "la mort même même / identique à elle-même" ce qui lui permet de réfléchir à ce qu'est la mort - en évacuant l'individu, la tautologie permet justement une réflexion sur l'incapacité de dire, de déterminer un être qui n'est plus mais qui a été, dont le référent a disparu et qui ne désigne plus rien. Ce qui est identique à la mort, c'est la mort elle-même, avec le redoublement du "même" permettant les jeux de sens (identique / aussi) et de sonorité (elle-même). Ce qui constitue cette absence, ce qui est devenue Alix en étant morte est le cœur de Quelque chose noir. Barbaud écrit : "Qu'est-ce qui meurt quand on meurt?". La seule réponse qu'il a su trouver pour exprimer cette perte, c'est l'accumulation d'oxymore - autre moyen s'il en est de ne pas réussir à dire ou tout au contraire le meilleur moyen d'exprimer ce sentiment ambivalent. Aussi écrit-il : "Je m'acharne à circonscrire rien-toi" (Méditation de la comparaison) ou encore "dire de toi = dire tout rien". Ce "tout rien" ou ce "rien toi" est peut-être la seule possibilité langagière pour dire ce qu'est devenu cet être défunt - puisque on ne peut pas être et avoir été, qu'est devenue Alix ? Barbaud, agnostique, ne se résout pas à répondre ou peut-être par ce "rien" final. Sans croyance, comme Alix, à un ailleurs, Barbaud fait de Quelque chose noir un tombeau poétique moderne pour celle qu'il a aimé, dernière manière si l'on peut dire de, non pas maintenir Alix, mais de la faire connaître, comme un hommage à la femme et l'artiste qu'elle a été, et la femme qu'il a aimé.

Dans cet art poétique que construit Roubaud, ce dernier reprend en effet le motif du tombeau poétique moderne, à la manière de ses contemporains. On pense par exemple à Chambre claire de Barthes sur le rapport du deuil de sa mère et de la photographie ou encore Pour un tombeau d'Anatole de Malraux, qui dialectise lui aussi sur ce qui est devenu le "non-être" à la mort de son fils. Roubaud le dit lui-même dans : "Ce même c'est ta mort et le poème". "Les mots sont devenus / comme des stèles". Ainsi en cherchant à définir ce qui est devenue Alix, Roubaud réunit à convoquer ce qu'elle fut = l'œuvre photographique et diariste d'Alix parcourt tout. Quelque chose noir, de même que ses pensées, ses recherches (Wittgenstein), ses croyances (cf Pseudo-Dionys et les anges), son corps et son souffle, ses souvenirs (ceux de leur mariage dans "Un jour de juin" avec la reprise de l'épithalame de leur ami G. Perec ; ceux de leur pèlerinage sur la tombe de Wittgenstein ; etc). Son souffle et son travail photographique notamment. Quinze minutes du rythme de la respiration peuvent être entendus dans "Art de la vue" : "Image avalée par le souffle" puisque de nombreuses photographies d'Alix en noir et blanc montrent une image vacillante, bruitée par une respiration saccadée et malade. Ce qui est devenue Alix, Roubaud le définit dans "Je vais me retourner" lorsqu'il dit : "perdus en une diaspora qu'unit seul ce pronom / toi". Alix est devenue cette diaspora, cet éparpillement de ce qu'elle a été. Aussi en voulant bâtir son tombeau poétique, Roubaud a-t-il retranscrit aussi l'éparpillement, la fragmentation, la répétition de cet être qu'il aperçoit dans la multiplicité de ses photographies, ses souvenirs mais aussi l'espace qu'elle a occupé, les affaires qu'elle a agencées, cet "espace minime" qu'un temps l'auteur n'a pas osé déranger.

Dans Quelque chose noir, Jacques Roubaud explore la Hématique du deuil, celui qu'il a vécu à la mort de sa compagne Alix Béo Roubaud. Partant du silence

qu'un tel traumatisme a entraîné, Roubaud va tenter de combattre une aphonie poétique en s'imposant une contrainte qu'il affectionne particulièrement = les mathématiques, les formes poétiques des troubadours ou encore la poésie pour l'œil et pour l'oreille, poursuivant un travail déjà longuement effectué. Ainsi, Roubaud cherche-t-il à bâtir un art poétique de la destruction et de la ruine par un jeu de fragmentations, répétitions, destructions des vers. Cependant cet empilement quasi-chaotique du ressassement ne laisse place à aucune illusion de la capacité de l'écriture à faire ramener à la vie Alix. Jouant du retour à l'ordre et au désordre, Roubaud construit une poétique de la ruine en ruinant toute tentative quelle qu'elle soit = de la plainte à l'érotisme de la contrainte (car tous les poèmes ne respectent pas le principe du neuf) à la réflexion philosophique. En ruinant ses tentatives, Roubaud crée un art poétique donnant naissance au tombeau poétique d'Alix Cleo Roubaud dont le nom seul figure comme seul capable de dire ce qu'elle fut.